

MODES

Absence complète de modes nouvelles à signaler, mais descriptions à faire de quelques jolis costumes vus dans mes pérégrinations au bord de la Manche.

Arrêtons-nous à Langrune, qui n'a rien de pittoresque, mais qu'une belle plage de sable désigne comme très agréable aux familles qui cherchent moins les plaisirs que le repos, la tranquillité et le charme de la vie familiale. Que de jolis enfants s'y roulent dans le sable avec leur blouse de toile grise ornementée de tresse rouge et crème, blouse qui s'accommode des jeux de toutes sortes!

Je ne puis faire aucun parallèle entre cette modeste plage et sa voisine; Villers et, à côté Villers-ville, sont des stations balnéaires délicieuses de fraîcheur. Des petits bois pittoresques leur forment un cadre charmant, et à l'ombre de leur feuillage on y fait de gais déjeuners champêtres; mais s'il n'était donné de longues vacances, comme je préférerais ce joli chalet de Langrune édifié sur une petite falaise qui lui sert de terrasse et de laquelle un escalier taillé dans le roc descend à une minuscule petite anse, bien fermée, où se plongent



Camail en drap brun plissé. — Mante Louis XVI en cachemire gris.
Modèles de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

matin et soir les heureux habitants de ce pittoresque chalet!

Une belle terrasse fleurie, des arbustes, du gazon, égayent suffisamment les petites roches qui l'entourent et dont l'altitude modeste est suffisante pour permettre de dominer le pays en même temps qu'elle n'expose pas trop aux rafales du vent. Si le cœur n'était pas oppressé par l'idée d'un sinistre probable causé par cette mer déchaînée, ce vent furieux, ces lames effrayantes, il ne serait pas déplaisant de jouir de cette belle horreur, assise dans le salon dont les larges fenêtres vous laissent voir l'horizon sans bornes. Heureusement que ce spectacle est rare à Langrune.

Sur cette modeste plage, costumes modestes mais comme il faut; le dimanche, à la messe, un peu plus d'élégance.

Voici, un costume en alpaca gris et moire de même ton, digne de vous être décrit.

Le tablier en moiré et la jupe en alpaca plissée, avec de loin en loin un pli rapporté en moire; une veste très courte en moire ouverte sur un gilet d'alpaca à pochette, dont l'encolure, longuement décollée, s'enlève sur un fichu croisé, intérieurement, en crêpe rose ancien. Grande capeline de paille d'Italie garnie d'une énorme gerbe de fleurs des champs.

Cette toilette ne vous semble-t-elle pas digne de la plus mondaine des plages à la mode?

La colonie de Langrune se fait un devoir d'assister à la messe en toilette soignée. L'église est un peu loin, cependant que de piécettes blanches le vénéré curé recueille de tous ces paroissiens de passage, et comme il sait les en remercier au nom de cette population de marins si éprouvée!

Un costume en fin molleton crème me semble charmant; il est porté par une jeune femme que nous voyons à la plage entourée de trois beaux enfants bien simplement habillés.

Jupe unie avec un biais de moire blanche au-dessus de l'ourlet. Un plastron de moire au corsage qui est boutonné derrière avec une basque ronde et collante au bord de laquelle se monte la jupe; un grand parement de moire à la manche ronde.

Comme pardessus, un petit collet à double-pèle-

rinc en drap crème, orné de quelques rangs de grosse soutache de laine. Ce collet a une façon particulière qui s'arrête aux épaules, et le col droit continue en deux longues pattes que l'on croise sur la poitrine où elles se maintiennent par un bijou ancien ou moderne, et artistique comme ceux que nous avons vus à l'exposition de Buda-Pesth. Cet arrêt aux épaules rappellerait le manteau vénitien, seulement dans la pose.

Nous allions oublier de décrire le chapeau qui est en paille jaune à jour; le bord enlevé derrière est retenu par une touffe de verveines multicolores dont les longues traînes s'épandent naturellement sur le fond.

Rien à dire des costumes de fillettes qui, presque toutes, portent la blouse froncée avec ou sans empiècement. Il n'en est pas de même des petites demoiselles que nous avons rencontrées à Villers et à Trouville. Leur tenue élégante et correcte doit fort gêner leurs jeux, quand elles s'y livrent par hasard. Du reste, joli costume; jugez-en: Un beau tussor. Façon blouse. Jupe froncée et blouse froncée et montée à la jupe sur laquelle elle retombe en bouillon très *froufroulé*. Cette blouse est montée à un empiècement couvert de broderie, par des fronces que dépasse une petite tête frisolante. La manche à gigot, plate au bas, avec une broderie en manchette. Un ruban de moire mousse fraîche passe sous la blouse et forme derrière un flot de coques et de pans; nœuds aux épaules et chapeau en paille blanche à jour, garni de boules de neige. Chaussettes et bottes en chevreau brillant.

Nous en avons vu, d'autres petites élégantes, qui auraient bien voulu, nous a-t-il semblé, jeter leur belle toilette par dessus les moulins pour jouer une partie de barres, s'asseoir dans le sable ou courir...

Je me suis attardée avec la toilette des chères mignonnes que je plains de tout mon cœur de servir de poupée Huret à leur maman; aussi remettrai-je à la semaine prochaine les descriptions promises au commencement de ce courrier de modes.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 61 et 63)

Camail en drap brun plissé. — Un empiècement plat taillé en pointe et au bord duquel se monte un très haut plissé en drap tenu plus haut pour l'épaule. Sur la couture un agrément en passementerie perlée à macarons, de même à l'encolure qui reçoit en plus un plissé de drap.

Mante Louis XVI en cachemire gris doublé de taffetas changeant gris et grenat. — Un empiècement froncé auquel se monte la mante que l'on tient plus longue, de chaque côté, à l'épaule, afin de fournir le petit gigot soulevé et pincé par un nœud. Devant, une grosse ruche en taffetas découpé dépasse le bord inférieur de la mante; plus petite est celle de l'encolure. Une fente pour passer la main.

Costume en tissu de laine beige à rayures marron, rouges, grenat et roses. — Façon simple, très commode pour la campagne et le voyage. Jupe en taffetas; un demi-lé bleu, chiffonné au milieu du tablier en forme d'if, est cerné par la robe princesse qui est en tissu rayé avec les bords plissés de deux plis plats. Le corsage est ouvert sur une chemisette tendue et froncée, cernée d'un revers échancré. Point en soie au bord. Poche ayant la forme d'un demi-cintre. Une cordelière plate en passementerie de laine, borde la partie arrondie et tombe ensuite sur la jupe en se terminant par deux glands. Patte-ceinture assortie. A la manche qui est longue, un poignet assorti à la chemisette.

Explication de la Gravure coloriée 4743

COSTUMES DE DEMI-SAISON

Costume en petit drap feutre de deux tons et broderie camaïeu avec fil d'argent sur le ton foncé. — Jupe en drap de ton clair, plissée de chaque côté d'une étroite bande brodée qui fait le milieu du tablier. Au delà des hanches quelques plis dessinent une draperie et se perdent sous les lés de derrière qui tombent droits. Corsage du ton foncé, moins le plastron qui est de ton clair, un peu échancré à l'encolure sur la guimpe de velours du col droit. Bretelles brodées, de même que le bas de la manche qui sort d'une draperie de ton clair, posée au bas de la manche de ton foncé. Ceinture fermée par une boucle argentée. Bas couleur feutre et souliers vernis. Gants de Suède. Chapeau en feutre garni de velours marron et de plumes maïs.

Costume de cachemire vert-de-gris de deux tons et velours vert. — La jupe de ton foncé plissée verticalement, est mouvementée, à gauche, par quelques plis qui brisent les plis verticaux. Un plissé de ton clair prenant du milieu du tablier forme à droite une spirale, tandis que le bord gauche est vertical. Corsage en velours très ouvert sur une chemisette en crêpe de Chine assorti au ton clair du cachemire ; elle descend à droite en spirale et s'enferme dans la patte-ceinture taillée avec le côté gauche. Col droit fermé en patte. Manche de

ton clair prise dessous dans un ornement en velours qui finit en pointe, dessus ; le bas froncé à un poignet-patte en velours. Boutons d'argent. Bas de soie assortis et souliers vernis.



Costume en tissu de laine beige.
De Madame Pelletier Vidal, 47, rue Duphot.

Explication

de la

feuille de broderie

Corbeille de layette. — Broderie au point de tige et au point lancé. Les explications sont données sous les parties qui composent la corbeille.

Chemise anglaise pour deuxième âge. — Réunir le dessus de l'épaule. Monter la manche et poser le revers de l'épaule. Broderie feston feuille de rose, jonc au cordonnnet, feuilles au plumetis et petites grappes d'œillets.

Soulier décolleté et à patte se boutonnant sur le cou-de-pied. Se bordé à cheval d'une tresse ou d'un ruban de soie et se ferme sous le pied par un surjet.

Feston à dents penchées pour taie d'oreiller, jupon, pantalon.

Bandes broderie anglaise pour robe, jupon, tablier.

Plusieurs modèles de chiffres pour mouchoir.



CAUSERIE

Fêtes exotiques et autres.



UNE lettre que je reçois de Suisse me rappelle agréablement l'un des plus jolis spectacles auxquels j'aie assisté de ma vie, spectacle déjà ancien, mais la fête des Vignerons de Vevey a depuis 1865 une mise en scène immuablement réglée ; en décrivant un de ses anniversaires, on peint à la fois tous

les autres. Cette année, par exemple, la seule différence avec le 6 août que j'évoque, fut une pluie passagère qui faillit tout gâter ; encore cette menace s'évanouit-elle aussitôt, paraît-il, à la grande joie des acteurs et du public. C'est qu'un temps douteux ou seulement voilé peut tout perdre : il faut à l'immense cirque découvert, établi pour la circonstance au bord du lac de Genève, ce merveilleux décor qui embrasse la Tour de Peilz, Clarens, Montreux et Chillon ; Villeneuve et l'embouchure du Rhône ; les hautes

Alpes du Valais, la Dent du Midi, la silhouette en pain de sucre du mont Vélan, et enfin tout le pays où Rousseau a placé la grande scène de sa *Nouvelle Héloïse*, les rochers de Meillerie, la Dent d'Oche. Figurez-vous le soleil d'été resplendissant sur cet horizon de montagnes et sur la nappe d'argent qui reflète les hôtels somptueux, les maisons fleuries de la plus charmante ville du canton de Vaud. Le dôme de l'église russe brille comme un bijou d'or dans la verdure; toutes les élégantes étrangères sont descendues des stations d'été voisines pour applaudir les péripéties bien connues, mais toujours intéressantes, du défilé mythologique.

J'ai dit que depuis tantôt vingt-cinq ans, la fête des Vignerons était devenue institution nationale, mais on assure qu'elle remonte à l'époque reculée où de bons moines répandirent en ces parages l'art de cultiver la vigne, organisant dans ce but une confrérie qui se pique de dater du XI^e siècle. Depuis lors, la fête fut célébrée à des intervalles très irréguliers et changea peu à peu de caractère. Un jury couronne toutefois, comme à l'origine, les vignerons les plus méritants. Cette année, deux vieillards courbés par l'âge ont reçu les lauriers et les médailles d'or.

Une cinquantaine de récompenses secondaires sont ensuite distribuées; après quoi commencent de curieuses processions païennes. Trois groupes, conduits par les divinités rustiques, représentent le printemps, l'été et l'automne. La déesse des jardins et des pâturages, celle des moissons, le dieu du vin prennent place sur trois trônes que traînent autant de chars superbement décorés d'attributs allégoriques et attelés de bœufs ou de chevaux. Les prêtres de Bacchus, de Cérès et de Pomone, chanteurs de profession, accompagnent leurs dieux respectifs; de nombreux figurants les suivent au son d'un excellent orchestre dont les musiciens, vêtus à l'antique, jouent une marche triomphale. Ce cortège défile devant les membres de la confrérie qui, en habits du XVIII^e siècle, entourent leur président.

Un chœur patriotique est chanté par deux cent trente gardes suisses qui portent les costumes de lansquenets que l'on vit à la bataille de Marignan; les trois grands prêtres commencent une fort belle invocation à l'Agriculture, repris par des centaines de voix; puis une jolie déesse couronnée de fleurs vient, au milieu des acclamations, donner le signal de la danse aux enfants du printemps; à tout un essaim de bergers Pompadour, de jardiniers ravis à Boucher, de vachers très coquets sonant du cor des Alpes. Cérès amène, de son côté, les enfants de l'été, une bande de faucheuses, de glaneuses qui miment devant elle les plus gracieux simulacres de travail. Le ballet continue par des scènes d'automne que préside Bacchus, thyrses en main, couronné de lierre et assis sur un tonneau. Silène, ivre, se met naturellement de la partie avec son âne; satyres, faunes et bacchantes accourent à sa suite, vêtus de peaux de tigres et admettent dans leurs rondes vertigineuses les vignerons et les tonneliers. La mascarade s'est terminée cette année par une pièce de circonstance, *la Noce villageoise*, prétexte à un déploiement de costumes de tous les divers cantons. Pourquoi les vignerons de Vevey, ayant fini de se réjouir chez

eux, n'apporteraient-ils pas leur appoint aux fêtes cosmopolites de l'Exposition? Cela vaudrait les farandoles autour de la Tarasque, les courses de taureaux adoucies, les représentations bruyantes du théâtre annamite et bien d'autres spectacles parmi lesquels un seul, après tout, a été de premier ordre: je veux parler de Buffalo Bill. Celui-là fera époque.

L'idée de transporter dans notre vieux monde le Far-West sauvage tout entier, avec ses vaqueros, ses Cow-boys, ses Peaux-Rouges, ses chasses héroïques, ses aventures de toute sorte, était une idée de génie. Peut-être a-t-on su la goûter en Angleterre, il y a deux ans, mieux encore qu'on ne l'a fait depuis en France et la raison m'en paraît simple. Les historiens, les romanciers, les poètes, les humoristes de l'Ouest américain sont plus généralement connus de l'autre côté de la Manche et avaient préparé les esprits à ce spectacle saisissant de vérité qui n'a rien de commun avec les exercices de cirque ordinaires. Pour moi, grande admiratrice de Bret Harte, lectrice assidue de Mark Twain, j'ai retrouvé avec ravissement, à Neuilly, tous mes héros de prédilection, tous les épisodes qui m'avaient émue ou amusée dans les récits californiens et dans les scènes de la vie de frontière. J'engage celles de mes lectrices qui savent l'anglais à lire *Roughing it* avant de retourner voir l'attaque des Indiens contre la diligence ou contre la hutte des colons, le service de la poste par poneys, le convoi des émigrants et toutes ces choses qui, récemment encore, se passaient dans les régions si rapidement civilisées où William Cody (Buffalo Bill) fit ses premières armes comme trappeur, comme courrier-porteur de dépêches, comme conducteur de diligences et comme guide. On sait que ce brave homme, d'une si belle et martiale figure, s'est distingué pendant la guerre de sécession et qu'il fut depuis un rude soldat-éclaireur jouant au naturel tout ce qui fait aujourd'hui partie de la représentation. Parmi ses mérites, il faut lui accorder celui d'avoir préféré le sport ainsi compris, sous sa forme la plus périlleuse, à la vie politique, grand exemple pour de certains Français qui recherchent une popularité moins inoffensive.

Salut à l'un des derniers pionniers! Salut à toute sa vaillante troupe, les cow-boys, dompteurs de bœufs et de mustangs; les mustangs eux-mêmes, souples comme des chats et habiles à *boucquer*! Salut aux jeunes chasseresses californiennes et de l'Ohio qui pratiquent si adroitement le tir infallible; celles-là prouvent sans paroles ce qui a été le sujet de tant de discours au récent Congrès féminin, que la femme est véritablement l'égale de l'homme sur les points où il semblerait le plus impossible d'admettre seulement une tentative de rivalité. Leurs camarades, MM. Baker et Daly, si forts qu'ils soient, ne les battraient certainement point à la carabine ni au pistolet. Et je ne veux pas vous oublier non plus, pauvres Indiens Sioux, Arrapahoc, Ogallala et Cheyenne qui ressemblez à des porcs-épics ou à des oiseaux bizarres en hérissant vos plumes dans les danses de la guerre et de l'amour, qui teignez les flancs de vos chevaux de ce fard jaune ou rouge si étonnant pour nous, même en un temps de maquillage universel, héros du scalpe et de la chasse! Quelle impression

emporterez-vous de Paris? On ne peut rien lire sur vos visages impassibles de vieilles femmes. Je me demande si vous trouvez, comme certains cow-boys qui s'en sont plaints, la curiosité du public, en dehors des heures de représentation, un peu impertinente?

— On vient nous regarder dormir jusque dans nos tentes, disait ce jeune bouvier à l'une de mes amies; ne croirait-on pas que nous sommes différents de tout le monde, que nous avons comme nos bœufs des cornes sur la tête?

Ce pauvre garçon a été blessé, dans l'une des scènes de dressage, assez grièvement pour être obligé de retourner dans son pays. Des Peaux-Rouges aussi ont disparu, victimes de quelque accident. Il y en a de morts. Les âmes sensibles qui se sont apitoyées sur le sang, versé un jour dans la *Gran Plaza de Toros* du Bois de Boulogne, ne paraissent pas se douter des dangers que courent les intrépides acteurs du cirque de Buffalo Bill.

Oui, ce serait chose piquante que d'interroger sur notre propre compte chacun des exotiques qui, tout en s'exhibant chez nous, regardent à leur tour un spectacle certainement plus prodigieux pour eux que ne l'est pour nous celui qu'ils nous donnent : le spectacle de la civilisation. Que dit-on de Paris au Kampong Javanais, par exemple? Les marionnettes qui représentent avec une si singulière dextérité les légendes anciennes des demi-dieux et des princes de Java ne joueront-elles pas au retour dans leur patrie quelques scènes de la vie parisienne? Les petites danseuses de Djogjakarta emporteront-elles aussi purs les principes de cette danse hiératique où elles déploient leurs grâces lentes et maniérées? Qu'est-ce qui se passe sous le casque de ces statuettes d'ivoire, d'une taille enfantine, frêles diminutifs de femmes dont les gestes, le sourire, le costume sommaire et compliqué à la fois, eussent inspiré des pages éblouissantes à Théophile Gautier, déjà si éloquent sur leur compte avant de les avoir vues? Tous ceux qui ont lu *Fortunio* se rappellent le portrait de Soudja-Sari, cette « belle aux yeux pleins de langue » dont la peau délicate faisait songer par son extrême finesse à la pulpe intérieure d'un œuf. Je pense toujours à Soudja-Sari devant la jolie créature dont j'ai surpris le premier mot français : *Imbécile!* prononcé d'une petite voix gazouillante et avec beaucoup d'à-propos par parenthèse, car il semblait s'adresser à des importuns trop empressés autour de la hutte en bambou qui sert de refuge après la danse au petit corps de ballet.

Depuis elle a appris d'autres choses assez vulgaires, je suis forcée d'en convenir, entre autres un : « Oh ! là ! là ! » de gamin poussé en haussant les épaules. Elle reconnaît aussi les personnes qui lui font des compliments ou des cadeaux. Je l'ai entendue dire très distinctement : « Bonjour, Meilhac ! » Ce sont des raffinés, des lettrés, des artistes, qui fré-

quentent le plus assidûment le théâtre du Kampong. Que vont-ils mettre dans ces petites têtes aussi vides et aussi légères apparemment que des têtes de colibris? Que raconteront sur nous ces mignonnes déesses de jade? Hélas! elles ne rapporteront guère, j'en ai peur, que le souvenir d'une assez vilaine cohue avec quelques échantillons d'argot parisien! On peut se demander aussi quel avantage il y aura pour des Canaques à connaître les Folies-Bergère et pour les princes Sénégalais à être initiés aux mœurs françaises telles que nous les montrent *Trois femmes pour un mari*?

Mais ces réflexions moroses ne peuvent venir qu'aux envieux qui s'exilent à la campagne tandis qu'ont lieu, au Palais de l'Industrie, le bal de trente mille personnes, à l'Opéra, les représentations de gala où Melchissédec en troupier chante la *Marseillaise*, et, sur la tour Eiffel, des banquets sans nombre.

Je ne suis allée que deux fois à Paris pour être deux fois arrêtée indéfiniment par le cortège du Shah et par celui des invités à l'inauguration de la nouvelle Sorbonne.

Nasser-ed-Din ne m'a pas paru changé depuis son précédent voyage; un peu plus d'embonpoint seulement. Il s'entretenait derrière ses lunettes avec notre Président, je ne sais dans quelle langue, à moins que le fait de s'appeler Sadi ne confère au porteur de ce nom une connaissance intuitive du persan. M. Carnot montrait à son hôte royal les magasins du *Printemps* et c'étaient des rires auxquels se joignait M. Tirard. Ma curiosité fut vivement excitée. L'homme du monde qui, à en croire la chronique, s'ennuie le plus, avait en ce moment un air guilleret, assez rare chez les Orientaux, toujours graves. Je remarquai aussi dans quelques-unes des onze voitures de suite des têtes superbes coiffées du petit bonnet en peau d'agneau appelé *Kholah*, si je ne me trompe.

C'est un regret pour moi de n'avoir pu juger des fêtes de la Sorbonne que par l'encombrement des rues, car il m'est revenu des échos tentateurs de cette journée mémorable. J'aurais voulu revoir la belle fresque dont l'exécution complète vient de mériter à Puvis de Chavannes la croix de commandeur; j'aurais voulu admirer l'aspect des délégations d'étudiants lorsqu'elles ont pénétré, bannières en tête, sous leurs costumes pittoresques et variés, dans la grande salle où M. Gréard a prononcé un si beau et patriotique discours.

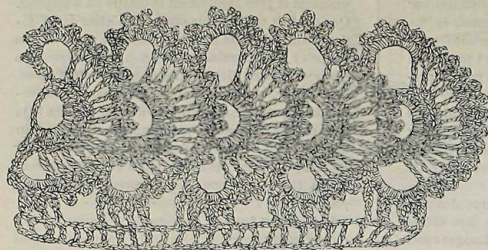
Voilà des fêtes dignes de la France et que l'on peut vraiment nous envier. Quant à la kermesse environnante, n'en multiplions pas les attractions assez vulgaires, elles n'ajouteraient rien à notre gloire, et ceux-là même qui s'y précipitent avec le plus d'entrain pourraient bien en médire. Tant de gens qui ont fait honneur au dîner critiquent ensuite le menu, tant d'ivrognes une fois dégrisés déclarent que le vin ne valait rien!

T. B.

PENSÉES ET MAXIMES

On répare quelquefois le mal qu'on a fait, jamais celui qu'on a dit.

(LABOULAYE.)



Dentelle au crochet; se fait en hauteur. Garniture de lingerie.

Dentelle au crochet. Fil bis n° 50. — Faire 20 points de chaînette — 5 points unis sur les 3 premiers points de chaînette — 9 points de chaînette — piquer le crochet dans le 14^e point de la chaînette de 20 points *. Faire dans cette chaînette de 9 points : 2 points unis — 14 barrettes en jetant le fil seulement une fois — terminer par 2 points unis — 6 points de chaînette; jeter le fil 2 fois sur le crochet — piquer dans la première barrette pour en faire une de même hauteur que celle formée par les 6 points de chaînette —



Pardessus et manteau de voyage.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.



Jaquette ajustée.

Modèles de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

9 points de chaînette — piquer le crochet dans le dernier point de chaînette de celle formée par les 20 points du commencement. 2 points unis dans la chaînette de 9; 4 points de chaînette qu'on forme en piquant le crochet dans le bas de la chaînette pour former un picot — en faire 4 semblables en séparant chaque picot par un point uni — après le 4^e, 2 points unis — sur la première des grandes barrettes 1 picot — jeter le fil 2 fois sur le crochet pour faire une grande barrette, au dessus 1 picot — 1 grande barrette — 1 picot. Quand on a fait 5 grandes barrettes ayant chacune 1 picot, il faut en faire 9 et les séparer par un point de chaînette; la dernière doit être prise dans la dernière petite barrette du tour précédent — 9 points de chaînette — piquer le crochet dans le dernier point de la chaînette du 1^{er} tour — faire 2 points unis —



Jaquette Louis XIII en peau de soie noire appliquée de broderie à jour.
De Mademoiselle Thirion.

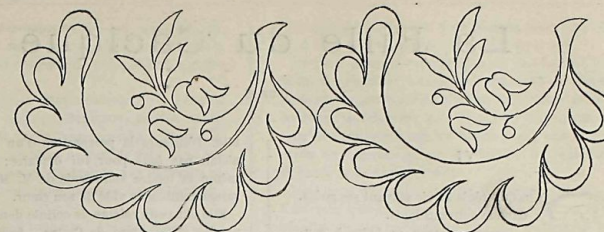


Pardessus à empiècement genre Henri II.

4 points de chaînette pour former un picot — 1 point uni — 4 points de chaînette pour 1 picot. Il faut en faire 4 séparées chacune par un point uni; après le 4^e picot 2 points unis — faire 8 points sur les 9 barrettes qui n'en ont pas. Après le 8^e picot, faire passer le fil au milieu — 9 points chaînette — laisser 2 picots et piquer le crochet dans le 3^e — refaire dans cette chaînette de 9 points 2 points unis — 14 petites barrettes — 2 points unis comme au signe * — continuer toujours de même.

Pour le pied de la dentelle, faire 1 point uni dans chacun des 4 picots qui se trouvent réunir le milieu de la dentelle — 1 point de chaînette entre chaque point — 9 points de chaînette — 1 point uni dans chacun des 4 picots. 2^e tour : 1 barrette simple — 2 points de chaînette — 1 barrette, etc., etc.

Feston fleuri de clochettes de muguet avec feuillage, pour garniture de taie d'oreiller.



Feston fleuri pour garniture de taie d'oreiller, de jupon et de robe d'enfant.

Jaquette ajustée en drap mordoré. — Très collante avec basque formant la pointe, ornée de galon soie et velours, fermée par des brandebourgs. Manche plate avec un jockey qui semble tenir à la collerette genre Henri II, en drap, montée, devant et au dos, par des plis couchés. Col plissé. Garniture et jockey sont pris dans l'entourage.

Pardessus à empiècement brodé. — Satin noir doublé de vigogne à longs poils. Au-dessous de la pièce couverte de broderie, devant et dos se montent par des plis. Basque à plis montée autour de taille caché par la ceinture brodée. Broderie autour de la basque et à la manche pagode. Col rabattu et brodé.

Corsage-pardessus. — Dos et devant ajustés en peau de soie brochée, les côtés du devant pris dans un plissé de tulle dentelle; pans en peau de soie et tulle plissé. Ceinture en ruban, dépassée par un bouillon de dentelle, coque et deux longs pans. Col droit. Manche châtelaine en tulle, froncée de l'épaule à la saignée, et doublée en soie assortie à la jupe. Un plissé-éventail en dentelle dépasse l'épaule.

Manteau de voyage en drap de fantaisie à carreaux. — Façon ajustée, ouverte sur un devant blouse plissé en surah et monté à un col droit. Une pèlerine faite d'un carré long se pose à l'épaule, et le bord supérieur se rejette en revers. Manche pagode avec un haut parement en surah.

Jaquette Louis XIII en peau de soie noire. — Forme ajustée, basque très collante arrondie derrière et en pointe devant. Belle broderie en soie à jour, et boules en passementerie pour boutons. Col évasé et montant. La manche large est divisée en deux bouillons par un brassard en broderie; parement assorti.

Manteau en poulx de soie noir doublé de thibet, dos et face. — Dos ajusté, basque arrondie et très courte, le devant très ouvert, composé d'un long pan arrêté au bord de la jupe. Riche broderie au bas des pans; une en col revers. Comme parement une patte entièrement brodée entourée de boules en passementerie dépassant de beaucoup la manche.



Manteau en poulx de soie noire.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

La Fille du Cacique

(SUITE)

VI



HAGUN régla sa vie suivant ses goûts, dans le nouveau logis.

Georges rouvrit sa boîte à couleurs et, pour s'inspirer, commença le portrait de sa femme; peu à peu la fougue lui revint, il travailla de beaux effets de soleil, peignant sans relâche comme autrefois. Toutes les constructions si originales de la *plaza de armas* et surtout la façade superbe de la cathédrale, lui fournirent successivement d'intéressants sujets d'étude. Maria dirigeait à merveille le ménage pendant que M. Martini dissimulait de son mieux ses inquiétudes perpétuelles. Mariquita subissait inconsciemment la douce influence du voisinage de son *padre* et s'était remise à l'étude, non lus pour briller, mais pour oublier son chagrin.

Quant à Perrine, en vérité elle n'était point trop mécontente de sa maisonnée, sauf les ennuis qu'elle avait par suite de la communauté de la cour partagée entre les divers locataires. Cette grande cour intérieure, entourée de colonnes de marbre, aux murailles couvertes d'enluminures naïves, était parfois hantée par un certain moricaud, domestique du rez-de-chaussée, qui s'entendait mal avec la Bretonne. Ne l'appelait-il pas, l'insolent : *zolie mademisselle*? Perrine n'aimait pas ces plaisanteries-là.

C'est ainsi qu'ils passèrent le temps jusqu'au mois de mars, époque du carême.

Alors, la ville entière de Lima est en dévotion, passant des folies du carnaval aux austérités de la pénitence la plus rigoureuse.

Les cloches retentissent sans cesse dans la cité; les églises sont remplies de fidèles (de femmes surtout, habillées uniformément de noir) et éclairées de mille cierges qui répandent leurs tremblantes clartés sur les statues des saints vêtues sévèrement pour la circonstance, sur les *Mères de Douleurs* entourées de longs crêpes, sur les grands crucifix ensanglantés...

Un grand nombre de Liméniens se retirent dans des maisons religieuses pour se préparer, au milieu d'une retraite profonde, à la fête de Pâques.

Mariquita se souvint alors du vœu qu'elle avait fait pour obtenir la guérison de Georges à Montévideo et demanda à M. Martini de l'autoriser à passer quelque temps au couvent de Sainte-Rose, dirigé par des franciscaines.

Des cellules étaient préparées dans ce cloître pour les mondaines qui désiraient se recueillir.

Mariquita ne cédait pas, en cela, à une piété ardente, car la piété s'était endormie chez elle; elle voulait simplement, en Indienne toujours superstitieuse qu'elle était, éviter les malheurs que la *promesse non tenue* ne pouvait manquer d'attirer sur sa

tête. D'ailleurs la perspective d'un calme complet n'était pas faite pour lui déplaire; ni l'étude, ni même la tendre sollicitude de M. Martini ne pouvaient combler le vide de son cœur.

Elle eut pour voisine de cellule dona Josepha Méndez y Garcilazo de Castro... femme distinguée, déjà d'un certain âge, à l'aspect un peu froid, renommée dans tout Lima pour ses bonnes œuvres et sa religion éclairée. Veuve, ayant perdu tous ses enfants, elle supportait avec un courage chrétien l'isolement de ses derniers jours. Devinant en Mariquita une souffrante, une révoltée, elle ressentit l'ardent désir de la consoler.

Elles suivirent ensemble les exercices de la retraite, dans la sombre chapelle des franciscaines dont les chants sévères et tristes s'élevaient derrière les grilles du chœur; elles entendirent, l'une à côté de l'autre, les discours enflammés et convaincus d'un missionnaire espagnol qui revenait d'une île perdue de l'Océanie où il avait consacré les forces de sa vie à évangéliser les infidèles; et peu à peu les rêveries vagues de Mariquita prirent corps, devinrent des méditations, des examens d'elle-même.

La bonté de dona Josepha finit par toucher la chólita; elle lui conta d'abord son histoire, puis arriva à l'aveu de ses incertitudes, de son inertie morale, de ses révoltes contre le Seigneur. Elle terminait ses confessions par des élans passionnés :

— Dona Josepha, disait-elle, je veux la vraie vie, la simplicité de cœur et d'esprit ! Et pourtant je ressens toujours les aiguillons de la rancune qui étouffe toutes mes bonnes résolutions. Ce que vous me dites sur la vertu, je le sais... Mon bienfaiteur me l'a déjà fait entrevoir. Mais il me manque la foi sincère ! Si j'étais armée de cette force-là, rien ne me troublerait plus. Quant à celle pour laquelle j'ai tant d'antipathie, elle en est bien innocente. Ce bonheur qu'elle m'a pris, une autre me l'aurait certainement dérobé.

La *grande semaine* passa avec ses calvaires terribles élevés dans tous les sanctuaires liméniens, ses vierges au cœur transpercé et d'où coule le sang, ses lamentations officielles, ses pénitences, ses flagellations d'un autre âge, les mantilles de deuil dont s'enveloppent les femmes pour se prosterner sur les dalles unies de la cathédrale et psalmodier les versets du roi prophète...

L'*alleluia* pascal trouva Mariquita forte et rasserenée. Elle sentait en elle renaître la foi, elle avait compris enfin bien nettement qu'il fallait avant tout, ici-bas, accomplir la tâche imposée par le Maître divin, et cela malgré les lassitudes inévitables, les dégoûts, les soucis quotidiens, malgré les instants de défaillance, les moments de colère ou de jalousie.

Il y a, dans l'Evangile, un passage bien caractéristique, une grande image des troubles du monde et des âmes, le récit de la tempête : « Jésus entra

dans la barque accompagné de ses disciples. Et aussitôt il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte de flots, et Lui, cependant, dormait.

« Alors ses disciples s'approchèrent de Lui et l'éveillèrent en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Et Jésus leur répondit : Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi ? Et se levant en même temps, il commanda aux éléments et à la mer et il se fit un grand calme. » (Saint-Mathieu, chap. VIII.)

Le Seigneur entend toujours les appels désespérés, il exauce toujours les intentions pures, mais le temps et la manière dont il le fait restent le secret divin.

Avec les fêtes de Pâques, les pénitentes quittent toutes le couvent. Dona Josepha, avant de prendre congé de Mariquita, voulut lui donner une preuve de son affection.

— J'ai souvent pensé à ce que vous m'avez raconté de votre vie errante, ma chère enfant, lui dit-elle, et cherché un moyen de vous aider à retrouver le berceau de votre famille, le lieu où ont vécu vos ancêtres. Il m'est venu une idée... Vous souvenez-vous de ces reliques familiales, de ces figurines que vous gardiez si précieusement au fond de votre malle en arrivant au monastère et que vous m'avez montrées un jour ?

— Ah ! folle que je suis, j'allais les oublier ici... je ne les retrouve plus : qu'en ai-je fait ?

— Ne les cherchez pas, vous ne pourriez les trouver... je me suis permis de les prêter à un religieux de mes amis, le Père Antonio Paz, expert en toutes ces antiquités du Pérou primitif. Peut-être mon indiscretion ne sera-t-elle pas inutile. Nous irons voir toutes deux le Révérend Père, demain soir.

.....

Mariquita, accompagnée de dona Josepha, alla frapper dès le lendemain, vers sept heures du soir, au portail si richement sculpté de l'église San-Francisco. Un frère lai vint ouvrir et, après s'être enquis de l'objet de cette visite tardive, repoussa la lourde porte de chêne massif pour reprendre en paix ses oraisons.

Les soldats de l'armée chilienne ne remplissaient pas encore ce monastère où ils devaient bientôt s'installer en maîtres, mais les moines se défiaient de leurs incursions et gardaient jalousement leur domaine.

La cholita s'inclina lentement devant le sanctuaire vénéré. Elle supplia Dieu, dans une courte invocation, de bénir la démarche qu'elle allait tenter. Précédée de dona Josepha, elle parcourut les bas-côtés de l'église ensevelis dans un silence imposant que troublait seul le bruit de leurs pas ; elle passa devant l'autel si curieux, cher aux nègres du Pérou, où toutes les figures du rétable sont noires, se prosterna devant la chapelle du miracle consacrée à la Madone en pierre qui pivota sur elle-même pendant le tremblement de terre de 1630 et sauva Lima en tournant vers le maître-autel ses mains suppliantes, enfin elle arriva au fond de l'église où le Père Antonio Paz, prosterné sur les dalles, semblait abîmé dans ses méditations.

Il attendait cependant dona Josepha et se leva dès qu'il l'aperçut, la saluant gravement de la tête.

Le Père Antonio rappelait un de ces moines des toiles de Zurbaran au visage décharné, au regard profond, au crâne parcheminé entouré d'une étroite couronne de cheveux gris. Il portait noblement la robe de bure serrée sur les hanches par une simple corde de chanvre garnie de nœuds, et redressait sa haute taille en marchant.

— Allons au jardin, si vous le voulez bien, dit-il à mi-voix à dona Josepha. Je vous apprendrai là le résultat de mes recherches qui ont, d'ailleurs, été singulièrement facilitées grâce au caractère bien marqué des documents que vous m'avez fait parvenir.

Il conduisit alors les deux visiteuses dans le couvent de San-Francisco ; ils s'avancèrent, à travers un dédale de galeries interminables, jusqu'à une cour intérieure que dominent les lourds clochers de l'église et qu'encadrent deux rangées de galeries superposées ou *cloîtres* servant de *promenoirs* aux religieux.

La cour était convertie en jardin. D'une vasque centrale, en bronze ciselé, s'élançait un jet d'eau aux bruines rafraîchissantes. Les plates-bandes et les vases de faïence aux couleurs vives qui l'entouraient étaient garnis de plantes parfumées : œillets éclatants, citronnelles au feuillage grêle, daturas à l'odeur violente, yucas aux grappes blanches odorantes qui surgissent de feuilles minces aiguës comme des poignards, orchidées capricieuses, rosiers de toute espèce soignés avec amour par les religieux.

Les bordures étaient faites de thym à l'arome pénétrant, dont les touffes atteignaient des proportions singulières. De grandes mauves roses, violettes, rouges, blanches aux pétales diaphanes, se dressaient droites et fières, lançant leurs tiges élevées au-dessus des parterres.

Mariquita se sentit revivre en respirant cet air saturé d'émanations suaves. C'était bien là son cher pays.

Le soleil couchant rosait les colonnes de marbre blanc qui entouraient le jardin. Nul bruit du dehors ne parvenait dans cette enceinte.

La jeune fille regardait distraitement les arabesques que formaient dans l'intérieur du cloître, au rez-de-chaussée, les carreaux multicolores et les moulures compliquées du plafond divisé en une infinité de petits compartiments.

Le Père Antonio la tira de sa rêverie en s'adressant directement à elle. Sa voix était grave, bien timbrée, pleine d'onction. Sa physionomie rayonnait d'une sorte de flamme intérieure.

— Ma fille, dit-il, je connais vos infortunes, dona Josepha m'en a entretenu. Vous êtes seule, infirme, sans famille, et une grande douleur a terrassé votre pauvre cœur. Patience ! Patience, ma fille ; par la patience vous posséderez votre âme et vous connaîtrez la vraie vie. Le bonheur d'ici-bas est semblable à un roseau fragile, un souffle l'abat et le jette sur le sol ; nous nous baïssons pour le ramasser et le vent l'a emporté !

Le Père s'arrêta un instant et fixa sur Mariquita un regard attendri, puis il continua :

— Vous êtes jeune et l'avenir s'ouvre pour vous ;

qu'il soit plein de bonnes œuvres, qu'une charité ardente remplace dans votre cœur l'amour humain déçu ! Du reste, qui sait quels sont les desseins de Dieu sur vous, mon enfant ! Les souvenirs de famille que l'on m'a remis, que vous aviez soigneusement gardés comme des trésors, m'ont permis de déterminer la province dont votre race est originaire.

Mariquita tressaillit.

— On vous fournira, à cet endroit sans doute, reprit le Père Antonio, quelques renseignements précieux de nature à vous faire retrouver tout au moins la tombe de vos parents... Pauvre enfant, vous pleurez ! Combien d'orphelins, hélas ! cette lutte fratricide n'a-t-elle pas laissés sans soutien !

Et il se signa solennellement.

— Mon père n'a point survécu ? demanda avec anxiété la cholita qui conservait encore une vague espérance.

— Votre père, Rumi-Nabui, qu'on surnommait le *Cacique* en souvenir de ses aïeux, comptait parmi les chefs de bande les plus courageux au début de la guerre. Il m'était parfaitement connu par son audace superbe. Il a disparu depuis longtemps déjà, à la suite d'un engagement terrible, héros glorieux et obscur mort en combattant pour nos antiques libertés. On n'a jamais eu de ses nouvelles.

Mariquita baissa douloureusement la tête, et ne put proférer un seul mot.

— Que vos larmes coulent, ma fille, mais soumettez-vous à la volonté divine. Ecoutez-moi encore ; il faut que je vous indique la provenance de vos objets et surtout des deux figurines en argent, très remarquables comme spécimens de l'art antique des Incas ; ces raretés viennent très probablement d'une *huaca* de Trujillo, petite ville de la côte dont vous avez certainement entendu parler ?

— Trujillo ! repartit la jeune fille avec feu ; puis, réfléchissant : Trujillo ! répéta-t-elle, mais oui, mon pauvre père en parlait souvent. Je me souviens même vaguement d'un long voyage que je fis sur la côte, étant petite, pour aller voir des grands-parents, morts depuis longtemps sans doute !

— J'en étais sûr ! fit le moine avec satisfaction. Ces statuettes sont d'une conformation bien typique et ne viennent certainement ni d'Ancon, ni de Cuzco, ni de Pisacc ou autres nécropoles connues. Je n'ai vu de similaires que parmi les collections recueillies dans les fouilles de Trujillo. Mais voici mes frères qui se rendent à la prière, je suis forcé de vous quitter... Détournez-vous du mal, faites le bien et vous aurez une demeure éternelle, nous a enseigné le roi-prophète. Il n'y a que cela de nécessaire, conclut le frère Antonio d'un accent convaincu.

Puis, d'un geste lent, il donna sa bénédiction aux deux femmes agenouillées, leur indiqua une petite porte qui s'ouvrait sur une des rues entourant le couvent et disparut comme une ombre, le front penché, les deux mains enfoncées dans ses larges manches.

Le soleil commençait à tomber, empourprant l'horizon tandis que le ciel verdissait au zénith.

Au retour, dona Josepha fit passer sa compagne par le pont du Rimac. Se dressant le long du torrent liménien, les vieilles maisons espagnoles se colo-

raient de mille nuances avant d'entrer dans la nuit. Sur le pont jeté au-dessus d'un mince filet d'eau coulant avec fracas à travers les fragments de roches, au milieu de la chaussée, couraient côte à côte les chevaux catalans que montaient des villageois les pieds emboîtés dans d'énormes étriers de bois sculpté, et les mules folâtres au cou chargé de clochettes, au front orné de houppes rouges. D'élégants équipages passaient, emportés par de fringants coursiers. Une foule oisive de femmes venues là pour respirer la fraîcheur, babillaient de cette voix sonore et douce particulière aux Liméniennes, toutes également gracieuses, sinon également jolies. Les jeunes gens de la ville se promenaient en fumant d'énormes *puros*, évitant avec soin le contact des officiers chiliens, les vainqueurs d'hier, très fiers dans leurs uniformes pimpants.

Les malheurs de la guerre avaient certainement attristé cette grande ville de Lima autrefois si parfaitement joyeuse, mais le mouvement n'avait guère diminué le soir, le long des parapets du pont du Rimac. Il faudrait que Lima cessât d'exister pour que cette promenade devint déserte.

Mariquita et dona Josepha s'engageaient sur une petite place située à l'une des extrémités du pont, se faufilant à travers la foule qui écoutait une fanfare, quand tout à coup les cloches de la ville tintèrent l'*angelus*.

Aussitôt, comme par enchantement, les musiciens cessèrent leur morceau, les conversations s'arrêtèrent, le silence le plus absolu régna sur la cité.

Les femmes firent dévotement le signe de la croix, les hommes se découvrirent et la cholita, s'unissant avec élan à la foule, sentit en elle une joie infinie de cette communion universelle.

SIXIÈME PARTIE

I

LE TOMBEAU DU CACIQUE

Le soleil dorait déjà les hauts sommets de la Cordillère quand M. Martini et Mariquita débarquèrent à Salaverry, le port de Trujillo.

Ils arrivèrent, très las, au but de leur voyage ; la diligence avait mis le comble aux fatigues éprouvées à bord du petit caboteur qui les avait transportés du Callao à la côte septentrionale du Pérou.

La cholita et son père adoptif n'en furent pas moins surpris et charmés tout à la fois, en voyant Trujillo, la cité la plus ancienne de toutes celles qu'ait fondées Pizarre, après Lima, trois fois réédifiée à la suite de terribles tremblements de terre, mais toujours empreinte d'un cachet Moyen-Âge avec ses innombrables monastères, ses rues bordées de maisons décorées de niches où se blotissent tous les saints du calendrier, ses oratoires peints de mille nuances criardes et sa population fidèle observatrice des coutumes d'antan.

Formant un cadre magnifique au tableau, la chaîne

immense de la Cordillère s'allongeait derrière la ville et semblait repousser au premier plan d'énormes masses rocheuses vivement éclairées, tandis que les contours des contreforts supérieurs se confondaient avec les vapeurs du ciel.

Dès le lendemain de leur arrivée, M. Martini laissa Mariquita au *Gran hôtel de la Patria* en lui recommandant de se bien reposer, et s'enquit auprès de son hôte de la demeure de dom Francisco, de l'ordre des Capucins, auquel le père Antonio Paz avait eu soin de l'adresser, en lui faisant parvenir par dona Josepha une lettre de recommandation des plus chaudes.

— Votre Grâce aurait de la peine à trouver le *padre* à son couvent, répondit l'aubergiste. On rencontre dom Francisco partout, excepté là... C'est un saint homme assurément, et qui jouit de la vénération d'un pays toujours dévoué à notre mère l'Eglise que Dieu protège!...

Et il souleva dévotement son bonnet en fermant les yeux...

— Mais ne pourriez-vous pas au moins, repartit M. Martini, m'indiquer les endroits qu'il fréquente de préférence?

— Dom Francisco est un nomade. Il va tantôt dans le palais des riches pour demander l'aumône, tantôt au marché pour remplir les bâts de son âne des légumes et des fruits que lui abandonnent les campagnards, enfin dans les taudis de tous les misérables auxquels il apporte, avec les consolations de son pieux ministère, la nourriture indispensable, les vêtements et aussi la santé, car ce prêtre-mendiant est le plus renommé de nos médecins. Aucune science ne lui est, d'ailleurs, inconnue.

— Mais il couche quelque part?

— Quelquefois au couvent, mais plus souvent au chevet des malades. Son supérieur, sachant tout le bien qu'il sème sous ses pas, lui laisse une grande liberté. Je l'ai vu, tantôt, se dirigeant du côté du *Gran Chimú*, la première et merveilleuse capitale de cette province au temps des Incas. Suivez cette rue, là à votre droite, et marchez toujours dans la direction du sud-ouest en demandant sur votre chemin des nouvelles de dom Francisco; tout le monde le connaît, depuis le plus grand seigneur jusqu'au plus infime négroillon. Il est allé sans doute confesser quelque mourant, car il pressait sa monture plus que de coutume.

— Donnez-moi quelqu'un pour me conduire et deux chevaux. Je ne connais pas le pays et ne tiens guère à être surpris par la nuit au milieu de ces campagnes désertes qui entourent la ville.

— Fort bien, Excellence, mais vous n'aurez pas besoin, je l'espère, d'aller jusqu'au *Gran Chimú* pour voir le vénérable capucin. Il doit être arrêté dans une maison, sur la route.

L'aubergiste siffla en approchant de ses lèvres une clef qui pendait à sa ceinture, et ce signal fut immédiatement suivi de l'apparition d'un nègre, au visage « bon enfant », à la taille herculéenne, qui servait habituellement de guide aux étrangers en séjour à l'hôtel de la Patria.

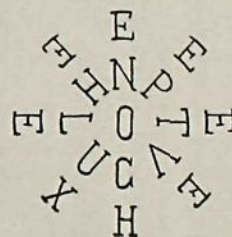
— Pedro, tu vas immédiatement seller deux de mes meilleurs chevaux et te mettre aux ordres de Son Honneur!

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DES MOTS EN ÉTOILE

DU NUMÉRO DU 17 AOUT :



CHARADE

Il brille, tranche, creuse et déchire la terre,
Tandis qu'un roitelet jette aux sillons ses chants.
Et le vieux laboureur à l'attitude austère,
Le pousse des deux mains jusques au bout des
[champs.]

Epanouissez-la; dilatez-en la fibre
Dans le rire joyeux, sous le riant soleil.

Pourrait-on faire mieux, alors que jeune et libre,
On a les dents de nacre avec le teint vermeil?

Il eut figure affreuse et femme haïssable.
Sa vie est en trois mots : Vertu, Devoir, Chagrin.
Son nom n'est pas de ceux qu'on grave sur le
[sable;]

Mais il demeure écrit dans les tables d'airain.

SONNET-PORTRAIT

Elle était pâle, maigre, osseuse, presque noire,
Les haillons couvraient mal son petit corps
[chétif;]
Elle gagnait son pain chantant sous le froid vif
Tout l'hiver dans la rue, à ce qu'a dit l'histoire.

Mais, dans cet œil profond, quel regard incisif
Dans ce vaste cerveau quelle ardente mémoire!
Quel superbe avenir sans ombre ni déboire

Et, jusques au soleil, quel grand essor hâtif!

Elle fut Bérénice, Athalie, Hermione,
L'innocente colombe et la fière lionne
Et la foule jetait des palmes sur ses pas

Elle a six pieds de terre aujourd'hui pour do-
[main]

Et le ver du tombeau lentement s'y promène.
Ainsi passent toujours les gloires d'ici-bas.

Manteau de deuil. — Se fait en ottoman de laine et se garnit de crêpe anglais. Façon ajustée ; le devant garni de deux revers en crêpe anglais, dont le premier descend de vingt centimètres au-dessous de la taille. La manche magicienne ouverte, froncée à l'épaule, doublée de crêpe anglais, avec une manche intérieure plate et fermée de côté.



Manteau de deuil de la Religieuse,
place de la Madeleine.



Costume en lainage rouge plissé à plis accordéon.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Costume en laine rouge. — Jupe plissée de plis accordéon avec un panneau à droite et une longue pointe retombant dessus; panneau et pointe découpés au bord inférieur et plissés, prennent de côté sous le galon vieil or posé aussi au côté du corsage, à l'encolure et à la manche. Corsage et manche plissés, celle-ci seulement jusqu'à la saignée. Agrafe ou chou à la ceinture et près de l'épaule, arrêtant le galon.

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4743

Et une feuille de broderies : Corbeille de layette, chemise et soulier, pour bébé. — Bandes en broderie anglaise.
— Modèles de chiffre.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Drouot, 48.

Corsettes de M^{me} PELLETIER-VIDAL 17 r. Dufhot — Etoffes en foulard de la C^{ie} DES INDES 27 r. du 4 Septembre. Veloutine
FAY 2 r. de la Paix — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15. r. de la Paix — Machines à coudre de H. VIGNERON.
76. Brd Sebastopol.